Daniel-David Leuchter

DOUVETH

Récit d'un petit garçon juif sous l'occupation

Daniel-David LEUCHTER

Douveth

Récit d'un petit garçon juif sous l'Occupation

© Daniel-David LEUCHTER, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8025-5

Librinova

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, à ma mère

Pour mes enfants,

Philippe, Olivier, Jean-Marc, Catherine et Stéphanie,

Pour mes petits-enfants,

Yoan, Raphaël et Anna.

Merci à ceux qui ont eu l'humanité et le courage de nous aider durant ces sombres jours :

La famille Dard,

La famille Nohen,

Clément Martin,

Jeanne Ameil.

Merci à Jacky Rojtman pour sa relecture.

Première partie
Des réfugiés réfugiés

En partant de la Lorraine

Drôle de chambre, drôle de bruit. Y'a maman et mes sœurs qui dorment assises là, en face de moi. Y'a d'autres gens aussi que j'connais pas. Je suis assis, appuyé contre papa. Il dort aussi. Il se réveille et me dit :

— Ah ! Tu ne dors pas mon petit ?

— Papa, papa, où on est ?

— N'aie pas peur mon chéri. Nous sommes dans un train. Tu sais, je t'emmenais parfois à la gare, et on regardait le train avec la locomotive qui fumait. Et bien cette fois-ci, on est dans le train.

— Où on va ?

— Chez la famille, un peu loin de chez nous, pour quelques temps. Ne t'inquiète pas, dors.

J'ouvre un œil. Je suis dans un grand lit, tout seul, et voilà qu'au plafond un œil carré me regarde. C'est drôle, le plafond il est pas droit mais penché. J'appelle « Maman ? Papa ? ». Rien. Personne ne répond. Alors je crie. Toujours rien. Je crie encore et toujours rien, alors je me mets à pleurer. Et cet œil carré qui continue à me regarder. La porte s'ouvre... et papa entre.

— Tu es réveillé mon petit ?

Il me prend dans ses bras et me console.

— Où on est ?

— Ne t'inquiète pas. Tu es dans une chambre. On est arrivé, tu vas voir, tout va bien se passer.

T'inquiète pas, t'inquiète pas, n'empêche…il y a toujours cet œil carré qui me regarde là-haut. Et me voilà tout habillé. On descend un grand escalier de pierre et puis un autre, et encore un autre.

— Pourquoi on descend comme ça ?

— Mais parce qu'on est dans une grande maison et qu'on était tout en haut, sous le toit.

— Ah, c'est pour ça que le plafond il était penché !

En bas, il y a maman, mes sœurs, *opa*, et des gens que je ne connais pas.

— Voilà, c'est oncle Pinhas et tante Hilda, et voilà tes cousins Jacky et Bobby !

Tout le monde m'embrasse.

— Qu'il est mignon !

— C'est dommage qu'on lui ait coupé ses anglaises !

De quoi elle se mêle celle-là ?

— Comment tu sais que j'avais des anglaises, je t'ai jamais vu, toi ?

— Moi si, dit tante Hilda. Je suis venu te voir à Metz ? Tu ne te rappelles pas ?

— Non...

Mes anglaises, parlons-en ! J'ai oublié de vous dire que je suis un garçon. Je m'appelle Douveth. Der *kleine* Douveth. En fait mon vrai nom c'est David, mais c'est pareil. Je suis le petit dernier. Avant moi, il y a eu Sarah, Tsilla et Hannah. Trois filles. Il paraît qu'à ma naissance, il y a eu une grande fête et que tout le monde était très content, surtout mon papa. Il m'a dit que plus tard, je serai le seul à porter le même nom que lui, et que mes sœurs en auraient un autre. C'est pour ça qu'il est content.

Ils sont drôles les grands quand même. Oui, je suis un garçon et j'ai de beaux cheveux bruns, tout bouclés.... on les a laissés pousser, pour faire des anglaises. J'vous dis pas ! Oh ! La mignonne petite fille, qu'ils disaient tous. J'enrageais.

— J'veux qu'on m'coupe les anglaises, j'veux être comme tous les garçons. J'en ai assez qu'on me prenne pour une fille.

Oh ! J'enrageais.

— Mais, mon chéri, ils sont si beaux comme ça...

Et mes sœurs qui jouaient avec moi comme avec une poupée. Et j'te tourne

une anglaise, et une autre, et j'te peigne, et j'te repeigne...Et moi, j'ai l'air de quoi ? Et bien d'une fille. Et je suis un garçon. J'enrageais. Je ne comprends pas ! Ils étaient si contents d'avoir enfin un garçon, pourquoi ils me déguisent en fille ?

Bernadette, elle, c'est une vraie fille, avec des anglaises aussi. Mais ça, c'est normal, puisque c'est une vraie fille. On nous prenait pour deux sœurs. C'est ma fiancée. On jouait toujours ensemble dans la grande cour, ou à la maison, là-bas, à Metz, d'où on est parti, j'sais pas pourquoi. Mais c'est pas pour toujours. Papa me l'a dit ; c'est comme si on était en vacances et qu'on allait bientôt revenir. Mais quand j'entends parler les grands, ils ont l'air inquiet. J'crois pas qu'on va rentrer. Avec Bernadette, on jouait bien, au papa et à la maman. Bien sûr, c'était moi le papa. Un jour, une dame est passée et elle a dit :

— Oh, les mignonnes petites filles !

— J'ai hurlé : « moi, j'suis un garçon ! »

— Mais pourquoi tu veux être un garçon, tu es une très mignonne petite fille ?

— Non, je suis un garçon.

Alors j'ouvre ma braguette, et je sors ma quéquette. Elle est petite, mais c'est quand même une vraie quéquette. La dame me gronde, me dit que c'était très vilain de faire ça, et m'a traité de sale petit garçon. Moi, j'étais très content. Au moins, elle m'a traité de garçon. Bernadette m'a cafté. Mes parents m'ont grondé. Ils ont dit que ça se faisait pas de montrer sa quéquette. Et mes sœurs m'ont expliqué que la quéquette des petits Juifs (des grands aussi) n'était pas faite comme les autres, et que ça n'était pas la peine de le « crier sur les toits ». J'ai pas crié sur les toits. J'ai juste montré.

Ah oui ! Je ne vous ai pas dit que je suis juif. Toute la famille aussi d'ailleurs. Un Juif, c'est quelqu'un, quand c'est un garçon, à qui on a coupé le bout de la quéquette, juste après qu'il est né. C'est à ça qu'on les reconnaît les garçons. Les filles, on ne les reconnaît pas. Faut qu'elles le disent. Mais les garçons aussi doivent le dire, puisqu'on n'a pas le droit de la montrer la quéquette coupée. C'est vrai qu'elle est différente. J'ai vérifié avec Antoine, un voisin *goy*, en cachette bien sûr. Lui, au bout, c'est pas rond, ça fait comme un bout de tuyau

fermé. C'est toute la différence. À part ça, les Juifs, ils font des tas de choses pas comme les autres. Ils vont prier à la *shoule*, et pas à l'église, comme les *goys*. Pourtant, il y a une église juste en face de la maison, alors que pour aller à la *shoule*, il faut marcher, marcher. J'y vais souvent, avec papa, mais surtout avec *opa*, qui y va encore plus souvent. *Opa*, c'est mon grand-père. Il vit avec nous. Je l'aime beaucoup, et lui aussi. Avec lui, je parle *yiddish*, ou un peu en allemand, parce qu'il ne parle pas français. Nous, on parle plein de choses. À la maison, surtout *yiddish* à cause d'*opa*. Les parents et *opa*, parfois, ils parlent polonais. Ça, c'est quand ils ne veulent pas qu'on comprenne. Dehors, on parle allemand, surtout avec les vieux. L'épicière au bout de la rue, elle ne parle qu'allemand, alors pour acheter des bonbons, on est bien obligé. Papa, lui, il veut qu'on parle français. Et puis encore, il y a les prières. Ça, c'est en hébreu, mais il n'y a que papa et *opa* qui savent ce que ça veut dire. Papa, il parle très bien tout. Maman, elle mélange des fois. En polonais, on connaît des gros mots. C'est quand maman est en colère qu'elle les dit. Elle croit qu'on ne comprend pas, mais mes sœurs m'ont dit ce que ça voulait dire. Elles ne comprennent pas le polonais, seulement les gros mots.

Les Juifs, ils font d'autres choses pas comme les autres. Ils ne mangent pas pareil, et nous, on mange drôlement bien. Maman fait très bien la cuisine, surtout les gâteaux. On se régale. À *shabbes*, le samedi, on ne va pas à l'école. Et puis il y a les fêtes. Nous, on n'a pas les mêmes que les *goys*, et pas au même moment. Il paraît que ça pose des problèmes. Et bien, ils n'ont qu'à faire comme nous, les Juifs, on a commencé avant eux. Mais il y a beaucoup de *goys* qui disent que c'est à nous de faire comme eux...ou si on n'est pas content d'aller ailleurs. Où ça ailleurs ? Il paraît qu'ailleurs il y a aussi plein de *goys*, et ça serait pareil. En Pologne, d'où viennent mes parents, et *opa* aussi, il y avait plein de Juifs, et les Polonais ils ne les aimaient pas du tout. C'est pour ça que maman et papa sont venus en France. Là-bas, on leur faisait beaucoup de mal, on les battait, et même on les tuait. Ici aussi, il y a des gens qui n'aiment pas les Juifs, mais c'est mieux quand même. Bernadette et Antoine ne sont pas juifs. On s'aime bien et on joue ensemble, et leurs parents ne disent rien. Avec mes sœurs, c'est pareil. Elles ont des copines *goys*, et d'autres pas. Il paraît que c'est les parents qui ne veulent pas. Mais ici, c'est quand même mieux qu'ailleurs, alors on reste.

Il s'est passé deux choses très importantes. La première, c'est que je viens d'avoir quatre ans. Papa est arrivé à la maison, je l'ai vu et je suis allé lui ouvrir la porte. Il avait un grand paquet sous le bras, dans du papier. Je savais que c'était pour moi.

— Qu'est-ce que c'est, papa ?

— Tiens, c'est pour toi mon chéri.

Le papier vite déchiré, voilà que je vois un magnifique vélo tout rouge, avec trois roues. Comme je voulais. J'embrasse papa, mille fois, et hop ! me voilà sur le vélo. Et je pédale, dans la cour de terre toute cabossée. Ça ne roule pas très bien. Alors je continue dans la maison, dans la grande chambre à coucher de papa et maman, sur le parquet ciré.

Maman crie. On ne fait pas du vélo ici. Et papa dit « c'est rien, laisse, regarde comme il roule bien, le *kleine* Douveth avec ses quatre ans ». Mes sœurs applaudissent le petit frère qui pédale, qui pédale. Maman crie encore. Et puis elle dit à papa « tu crois que c'était le moment de faire une telle dépense, alors que je n'ai pas de quoi finir le mois ? ». Finir le mois ! Il finira bien tout seul. Tous les mois se terminent et après il y en a un autre qui commence. C'est comme ça. En ce moment, c'est le mois de juillet. Je le sais parce que c'est mon anniversaire. Après, il y en aura un autre, mais je ne sais pas comment il s'appelle. Maman dit qu'elle n'a plus de sous. N'empêche qu'elle a fait plein de gâteaux pour moi, pour mon anniversaire, et qu'elle a acheté des bougies bleues, pour mettre sur le grand gâteau. Quatre ! Je ne devrais pas le savoir, mais je l'ai vu, en cachette. Elle ne crie plus et me regarde faire du vélo. Ça marche bien sur le parquet. Elle est contente quand même. Tout le monde est content. Et moi aussi, bien sûr.

L'autre chose importante qui est arrivée, c'est qu'on m'a coupé les anglaises. D'ailleurs, depuis que j'avais montré ma quéquette, on avait dit qu'on allait le faire. Mes sœurs ont pleuré en voyant ça, les idiotes. C'est papa qui l'a fait, avec les grands ciseaux. Et puis on les a mises dans une boîte en fer où avant il y avait des gâteaux, et on l'a rangée dans l'armoire. Je ne sais pas pourquoi. J'espère bien qu'ils ne vont pas me les recoller un jour ! Et après, papa il m'a amené chez le coiffeur. C'était la première fois. Comme j'étais trop petit, le coiffeur a mis une planche sur les bras du fauteuil et m'a assis dessus. Il m'a mis une grande